

Naufrage – Vincent Delecroix

Naufrage est un maelström qui vous happe et qui vous fascine, vous enjôlant sans jamais relâcher votre attention. Vous allez le dévorer en une nuit, absorbé, sans réaliser que peu à peu vous perdez pied, jusqu'à ce que la vague finale vous engloutisse.

Ce roman raconte une dégénérescence, une défaillance : celle des migrations. Polémique au cœur de bien d'actions politiques, particulièrement en Europe, où ils étaient entre autre 46 000 migrants à avoir traversé la Manche en 2022 pour rallier la côte anglaise. Ce sont des milliers d'enfants, de femmes, d'hommes, tous différents, rejetés par tous, et qui pourtant n'aspirent qu'aux mêmes droits que nous. C'est un mal endogène qui nous gangrène et nous hante, une part de notre humanité que nous répudions. Ils sont ceux que l'on écrase, que l'on oublie, que l'on lynche ou que l'on critique, ceux qui subissent toutes les vagues et toutes les tempêtes, ceux qui meurent pour qu'on les plaigne et qu'on accroche malgré tout notre modernisme et notre supériorité. C'est la cicatrice béante, une tache qui s'étend, c'est la débâcle de notre humanité.

Naufrage nous permet de nous confronter avec ce personnage, opératrice du CROSS, qui pourrait être tout le monde. Ce réceptacle de la pensée moderne, contemporaine, européenne, cette pensée qui est la nôtre. C'est se confronter à notre société défaillante, qui sombre dans la haine de cet « autre », sans âme et sans cœur. Cette société, apitoyée dans une situation morale donnée, qui se dépêtre sans cesse de sa sourde culpabilité d'être privilégiée et de rejeter des innocents, sacrifiés sur l'autel de notre modernité. C'est un face à face vertigineux et terrifiant, un réquisitoire âprement mené, avec une dualité morale et sociétale, en un mot, abyssal. Cet anonymat qui nous rebute car c'est nous tous ainsi qui sommes questionnés, analysés, critiqués, remis en question et en doute. C'est nous qui devenons responsable de ce naufrage, nous qui nous justifions vainement, nous qui les avons tués. Et quand on pense se réfugier dans ce personnage que nous méprisons avec dédain, même elle se dérobe et se libère, nous laissant seuls et démunis.

Ce réquisitoire est mené avec une implacable ténacité par trois personnages, dont la frontière entre antagonistes et protagonistes se fait floue à mesure que l'on cherche à s'échapper de cette culpabilité. Tout d'abord, cette capitaine de gendarmerie, reflet accusateur de la protagoniste, mais de nous aussi indirectement. Celle qui nous questionne, nous mitraille, nous décortique, nous laissant à fleur de peau, désorientés, comme débarrassé abruptement d'un masque. Puis, lui, qui n'est qu'une voix, un simple filet de voix en détresse, au bout du fil, du fil de la vie, en équilibriste entre ténèbres et lumière. Celui qui implore notre aide, celui qui meure parce que nous, qui avons remplacé Dieu dans sa toute-puissance, pouvons le gracier ou le condamner. Un migrant comme on l'appelle, mais un homme, mais une image, l'image du sacrifice. Tous deux sont la voix de notre conscience, ils font appel à notre humanité, ce qui reste en nous qui nous rapproche de ceux qui périssent en mer. Cependant, il reste elle, la mer. Glaciale. Si froide que dans son étreinte, ne nous échappe qu'un hoquet, de faibles résistances, mais dont résulte surtout une impuissance. Omniprésente, silencieuse, inhumaine, elle nous rappelle la futilité de nos préoccupations. C'est la lame qui fait éclater notre vitre protectrice.

Il est d'ailleurs une question de Naufrage qui nous gifle et qui nous sonne : « Le naufrage lui-même, en réalité, il importait peut-être de déterminer quand il avait commencé ». Ce n'est pas tant la mer la responsable. Et indirectement, on sait bien que nous le sommes. Tous. Responsables. Naufrage ne fait que nous le rappeler. Vincent Delecroix, agrégé en philosophie, est d'ailleurs familier de ces sujets qui viennent nous questionner et nous confronter à des questions existentielles.

C'est une frénésie de les sauver, de la sauver, et surtout de se sauver soi, son intégrité et sa morale, son empathie et son confort, se sauver de ce gouffre béant qu'est la question migratoire et toutes les tragédies qu'elle sous-entend qui nous mène tout le long de ce livre, de se sortir de cette condamnation du « Tu ne seras pas sauvé ». Se sauver soi à défaut de les sauver eux.

Naufrage nous jette dans un tourbillon de détresse et d'inéducabilité, de violence et de passivité, d'ombres et de lumière. Et quand on sort de ce livre, quand nous sortons de l'abîme, nous savons que nous ne pouvons retourner en arrière. Nous avons quitté nous aussi une terre, une terre d'ignorance teintée de culpabilité. Nous avons lutté contre ces trois vagues, ces trois chapitres de ce roman. Nous nous en sortons, évidemment. Seulement, ce que nous ne réalisons peut-être pas pleinement, c'est que nous sortons différents. Changés. Nous les avons condamnés. Nous les avons tués. Nous ne serons pas pardonnés. Ils ont amorcé la traversé en novembre, c'est nous qui la finissons. Ne reste alors plus qu'à découvrir ce rivage où nous avons atterri, avec cette pensée coupable qui fait maintenant partie de nous.